

METAMORPHOSE ARCHITECTURALE ET URBAINE

Conférence d'ALAIN SARFATI

ROUBAIX LE 18 février 2014

L'architecture, comme la ville, se construit sur une culture, s'élève en se nourrissant de l'histoire. Un quartier se remplit, se stratifie, se vide, se transforme, se métamorphose. Les plus belles places du monde en sont l'exemple. Composer avec l'existant est une chance, voire un atout. Il faut traquer le génie des lieux qui est déjà là, et s'en inspirer pour lui donner un nouveau sens. L'architecture contemporaine, comme l'approche urbaine, a un défi à relever, elle doit être à l'image de son temps, penser sa transformation, s'inscrire dans le futur tout en respectant son passé.

Face à une architecture « monumentale », durable mais stable, il existe une autre architecture, transformable, porteuse d'énergie, de vie, de potentialités mais aussi durable... Cette architecture d'adaptation, de transformation, appropriable, est celle que j'ai toujours voulue : une architecture de palimpseste. Avec les changements d'affectation et les nouvelles normes de sécurité, la démolition n'est pas la seule solution. L'extension d'un site ou la rénovation de bâtiments existants doit participer à une métamorphose profonde mais douce. Pour moi, réhabiliter c'est embellir l'existant, c'est rendre une nouvelle jeunesse aux bâtiments anciens, sans tricher, et bien évidemment sans perdre de vue les contraintes nouvelles.

Mon propos va se développer autour d'une question qui revêt de plus en plus d'importance : la place de la culture dans la conception et la réhabilitation. La culture s'éloigne de plus en plus du champ de l'architecture, pendant que l'évolution des outils de représentation, renforce l'illusion qu'une création est possible sans « source ».

Dans cette perspective, la métamorphose des bâtiments est tout à la fois une manière d'intervenir sur ce qui existe déjà et une façon de s'ouvrir sur un « à venir » pour les constructions conçues ex-nihilo. C'est une autre architecture, atmosphérique, métaphorique, détachée de l'idée académique du monument qui est en perspective.

Il y a vingt ans, dans le cadre d'un concours, j'étais confronté, pour la première fois à un sujet jusque-là inexploré : la transformation d'un bâtiment qui trouvait sa place dans l'histoire, puisque inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, et qui changeait d'affectation. Aujourd'hui je reviens sur les lieux.

La fermeture était alors récente, les plannings de travail étaient encore au mur, l'odeur des burettes d'huile était caractéristique, odeur que l'on peut encore facilement identifier aujourd'hui en se promenant dans le bâtiment. L'anecdote mérite d'être contée, car elle fait référence à un journaliste qui, à l'époque, ne sachant pas très bien si l'on avait le droit de toucher à un bâtiment emblématique des « châteaux de l'industrie », avait écrit que le bâtiment modifié ne sentait plus assez l'odeur des machines et de la sueur des travailleurs. C'était dire à quel point l'intervention sur un bâtiment était inacceptable, à l'époque. L'alternative était de détruire ou de conserver à l'identique. Notre journaliste ne savait sûrement pas qu'il est de tradition d'avoir toujours une partie d'un bâtiment en cours de travaux, en extension, en transformation... signe de vie et de prospérité.

Le monde actuel nous habitue à plus de « finitude », peut-être moins de

vie, moins de mobilité, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes dans un temps où on est en permanence soumis à une dynamique du changement. On devrait pourtant, de façon de plus en plus naturelle, être capable de transformer, modifier, adapter, métamorphoser un bâtiment, autrement dit cette pratique devrait être la règle.

« L'architecture c'est ce qui fait de belles ruines » (Auguste Perret)

Une question comme celle de la transformation des bâtiments, de leur extension, de leur démolition partielle ou totale, pose d'emblée celle de la conservation ou, autrement dit, celle du statut de l'œuvre : Que doit-on garder de ce qui préexiste ? A-t-on le droit de toucher à un bâtiment ?

Pour répondre, je dirais que la ruine, comme le chantier, nous ouvre métaphoriquement le chemin d'une autre façon de considérer l'œuvre et que tout simplement il suffit de regarder ce que l'histoire nous a légué. Histoire de toutes les villes, de tous les monuments, de l'Égypte des pyramides à l'acropole d'Athènes, de l'Érechthéon, jusqu'à Beaubourg en passant par Versailles, Chenonceau, le Louvre, ... ou tout simplement la place de la Concorde... Tous ces bâtiments, toutes ces constructions, qui font l'objet de notre admiration, ont été des œuvres successives, et donc d'une certaine manière, collectives.

Aborder la question de la métamorphose d'un bâtiment suppose tout simplement que le projet soit tout à la fois résistant dans sa forme, et suffisamment solide dans sa construction, dans son identité, pour être support d'adjonction, de transformation, d'extension sans que jamais ce soit

une altération ou une disparition du projet initial.

Il faut un support ouvert et apte à recevoir de l'autre, quelque chose comme une altérité, comme une tension, et peut être une esthétique en retour que je dirais plus « dialectique ». J'irais jusqu'à faire l'éloge de l'hétérogénéité et de la complexité, dans ce temps qui n'a d'yeux que pour l'homogénéité, l'unité, la simplicité.

Aujourd'hui, la nouvelle modernité architecturale répond beaucoup aux sirènes actuelles de l'informatique qui rendent l'architecture trop vite soluble dans l'outil, avec pour résultat une trop grande autonomie formelle et un avenir du bâtiment improbable. L'engouement actuel pour la surprise de l'image est un effet technique. J'espère que la surprise du geste ne sera pas seule au rendez-vous et que nous n'irons pas jusqu'à cette « modernité liquide » dont parle Sigmund Baumann. Pour lui « être moderne équivaut désormais à une modernisation compulsive, incontrôlable, à une liquéfaction sans solidification qui n'accorde à toutes formes qu'une existence temporaire jusqu'à ce qu'on en découvre ou qu'on en invente une nouvelle ». J'espère surtout qu'en architecture cette modernisation n'atteindra pas l'état « gazeux » (référence à Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux*). Je compte sur la résistance de l'histoire pour qu'enfin l'architecture se nourrisse aussi de l'expérience, bien que je sache à quel point l'amnésie nous menace en permanence, surtout à l'heure où certains critiques désorientés pensent que la culture est inutile, que la connaissance peut se limiter à l'existence d'une pyramide, ou à celle de menhirs... en cartes postales. Je pense, au contraire, que l'architecture est une question de culture, même si l'on peut avoir l'illusion qu'il en va autrement.

L'image devient un « en-soi », un leurre, qui revêt une dimension

d'œuvre, et c'est bien notre principal ennemi. Cette digression est importante car il faut donner à l'architecture la place qui lui revient.

De l'œuvre ouverte

Parler de métamorphose, d'histoire, de trace, de culture, de réversibilité à l'heure du tout jetable est presque une provocation, c'est peut-être aussi une mise en garde...

Il faut donner du temps à l'architecture, en faire un témoin capable de se nourrir de sens, de ce que seront les métamorphoses à venir. Construire autour de la diversité, du plaisir, de l'appropriation, de la relation à l'histoire, ou à la nature.

Le moment est paradoxal car nous avons les outils qui nous permettent de tout faire, même des folies, de grandes folies avec des excès de vitesse, sans limitation de vitesse.

Les ruptures de l'Architecture

Aujourd'hui, l'avènement du numérique est une rupture profonde.

L'architecture a connu quatre bouleversements. Les choses ont longtemps été stables, des pyramides jusqu'à l'invention de l'arc qui a été la première grande rupture technique. Puis l'invention de la représentation en perspective, à la renaissance, a bouleversé notre vision du monde. Quatre siècles plus tard, la vision aérienne et, avec elle les nouveaux matériaux (béton, verre, acier) ont été une nouvelle révolution, pour ne pas dire une perte de repères.

Le numérique permet, à travers l'informatique et tous les outils qui lui sont attachés, de donner libre cours à toute création, mais peut-on ignorer la question du sens ? Du numérique, on peut tirer le pire comme le meilleur, et surtout risquer « d'en faire n'importe quoi ».

L'histoire, la culture, l'expérience constituent pour moi, les matériaux les plus solides de l'architecture. C'est dire l'importance que j'ai attachée à ce Centre d'Archives du

Monde du Travail, à Roubaix, ma première confrontation à une métamorphose.

Après presque un siècle de table rase, nous abordons une nouvelle époque où l'on se demande Quoi garder ? Quel sens donner aux choses ?

La métamorphose est un ensemble de questions qu'il faut se poser : ce n'est pas qu'une question d'adjonction, d'inclusion, de superposition mais une question de trace, de temps, d'articulation. C'est aussi la question d'usage, de fonctions, d'évolution de nos modes de vies. La métamorphose est bien sûr une question économique, mais c'est aussi une question d'architecture, une question technique, une question de norme.

Reyner Banham, critique d'architecture, disait : « La bonne architecture est celle qui peut supporter plusieurs changements d'usages ».

De Rome à Split, de Vicence à Grenade, la bonne architecture n'a pas fini de nous donner du plaisir. Gageons que nous saurons en tirer la leçon pour nos ZUP (gros sujet actuel de métamorphose), nos villes-nouvelles et bon nombre de nos écoles. Et surtout, ne négligeons pas la dimension symbolique : un ancien abattoir peut-il faire un bon musée ? Le siège de pompes funèbres fera-t-il un bon espace culturel ? indépendamment de la charge symbolique qui leur est attachée. La question du « caractère » qui était si chère à l'Ecole des Beaux Arts reprend toute son actualité. Parfois l'histoire transpire au-delà de l'odeur de l'huile des machines qui ont occupé le bâtiment.

De la métamorphose au projet :

Je vais illustrer mon propos au travers de différentes métamorphoses que j'ai réalisées.

Les Archives du Monde du Travail, à Roubaix

Fonctionnalité et Rationalisation d'un espace.

Transformer une ancienne filature,

au style de château néogothique, en Centre d'Archives du Monde du Travail, était une gageure. L'intervention extérieure a joué pour l'essentiel sur des adjonctions : un large auvent en blanc s'insinue entre deux tours crénelées et devient une véritable entrée de ville tandis que sur la façade sud, deux colonnes d'ascenseur enserrant un large bow-window. Intérieurement, il s'agissait d'une restructuration lourde. Tout a été entièrement reconfiguré et optimisé. La nef centrale a été évidée pour recevoir les salles de lecture et une médiathèque davantage éclairées par la lumière naturelle. Les circulations ont été optimisées, les magasins de stockage sécurisés. La redistribution elle-même est devenue plus fonctionnelle pour desservir les salles. La transformation a préservé le patrimoine hérité, redonné vie au bâtiment qui, ainsi refait, reste un point d'histoire tout en montrant que la ville bouge.

Un autre Centre d'archives, à Châteauroux : il s'agissait d'une juxtaposition, de réhabiliter un ancien bâtiment public pour en faire un centre d'archives départemental. Entre l'ancien et le contemporain, l'articulation est devenue un enjeu architectural et environnemental. En plus des techniques utilisées pour le traitement de l'air et la gestion de l'hygrométrie, une réflexion bioclimatique a apporté une qualité de lumière à la salle de lecture tout en réduisant les effets du facteur solaire sur les façades.

Le Théâtre National de Toulouse : c'est la métamorphose d'un quartier par la substitution d'un théâtre à l'emplacement d'un conservatoire de musique. La porte, ainsi que la façade nord du conservatoire, avaient été classées à l'inventaire des Monuments Historiques, de même que le fragment de ruines de l'époque romaine découvert sous les fondations. Le projet n'a pas visé la rupture ou

une position radicale mais bien une modernité respectueuse du contexte par le choix des formes, des matériaux, la différenciation des façades. Le site lui-même est devenu théâtral.

Conservation d'une piscine classée à Bordeaux :

C'est la réhabilitation d'une piscine qui avait été à la pointe de la technique lors de sa construction initiale, il y a 70 ans, mais qui nécessitait une mise aux normes et l'évolution de ses fonctionnalités. Il fallait conserver la porte d'entrée, celle d'un hôtel particulier de l'âge classique dont s'était déjà servi le premier architecte pour établir son plan, un véritable palimpseste. Pas de démolitions à l'évacuation onéreuse, mais du recyclage avant tout, les adjonctions se sont faites en respect et en accord avec la construction de base. La baie vitrée panoramique demeure braquée sur les éléments-clés de l'histoire de la ville tandis que les façades et la toiture s'effacent pour que le ciel et l'eau se rejoignent. La piscine, par le traitement de l'air, le traitement de l'eau a été le lieu idéal pour l'expérimentation des économies d'énergie, l'économie de la matière et des ressources naturelles.

D'autres piscines métamorphosées, comme le centre aquatique de Béthune : c'est une réhabilitation sur l'exacte emprise d'une ancienne piscine qui, au bout de quarante ans, souffrait d'une obsolescence technique. La nouvelle piscine bénéficie de toutes les avancées techniques en matière de traitement de l'air, en matière de traitement de l'eau, mais aussi en matière d'économie d'énergie et de gestion des apports solaires. La lumière naturelle elle-même est devenue matériau de construction pour une architecture durable. Sur le plan métaphorique, c'est la métaphore géologique, tectonique, qui trouve une expression adéquate : l'enchâssement de pierres précieuses dans le monde du charbon, une allu-

sion à l'histoire du lieu.

Le Palais des Congrès à Perpignan : normes et fonctionnalité

Réhabiliter, agrandir, transformer, c'est porter un nouveau regard sur l'existant, c'est aussi un exercice de composition avec l'environnement. Le Palais des congrès de Perpignan avait besoin de retrouver son attractivité et d'élargir sa capacité d'accueil. L'ossature en béton est maintenant habillée de bois par l'extérieur et protégée de la pluie par un écran en verre. C'est désormais le mariage du bois, du métal et du verre qui domine permettant d'intéressants scénarii entre ombre et lumière. Les façades deviennent de véritables coulisses, des parois filtres permettent de doser le rayonnement solaire. Intérieurement, l'accent a été mis sur le confort mais également sur les économies d'énergie. L'extension des surfaces d'exposition, comme la réorganisation des salles de conférence et de séminaire, ont fait l'objet d'une réflexion modulaire afin d'offrir le plus grand nombre d'utilisations possibles.

Université de droit Panthéon/Assas, à Paris :

C'est, initialement, une réhabilitation /rénovation et mise aux normes qui s'est transformée en une création de salles de travaux dirigés supplémentaires et d'un « Learning Center » mieux adapté aux nouveaux outils technologiques et à la manière de travailler du XXIème siècle. L'évolution de la réglementation sur les ERP, la remise aux normes en matière de sécurité incendie et l'augmentation du nombre d'unités de passage étaient à l'origine de la demande, avec les contraintes d'un chantier en site occupé. A l'extérieur, la création d'un escalier en Chambord, recouvert d'un écran de verre sérigraphié, est un nouveau signal et une vitrine lumineuse, le soir venu. L'escalier est devenu une articulation urbaine tout en répondant à une nécessité

technique.

D'autres établissements scolaires tels à Niort où il fallait insérer un nouveau lycée et un internat dans un quartier comprenant déjà une école maternelle, un immeuble de logements et un ancien laboratoire. Le programme exigeait une création mais aussi de conserver une partie de l'existant. Il fallait donc assurer une certaine continuité tout en donnant à ce quartier une nouvelle dimension urbaine. Le nouvel établissement est venu se glisser dans le site. La partie centrale a fait l'objet d'une étude spécifique pour que la lumière du jour puisse jouer sur certains endroits. Luminosité, clarté et transparence ont été apportées par de nombreux auvents de métal et de verre. Hall d'entrée, portiques, galeries, corniches donnent désormais une dimension urbaine à l'ensemble.

A Clichy, il fallait doubler la capacité du lycée hôtelier, en plein centre ville. Une reconfiguration de l'ensemble a été décidée : à l'espace scolaire, principalement réservé aux élèves et aux professeurs, a été rajoutée une partie accessible au public (hôtel, restaurant, salle de conférence...). Les matériaux choisis : pierre, bois, brique associés à la transparence du verre et le blanc des nouvelles façades permettent de différencier les éléments variés du programme et de s'harmoniser avec les parties déjà existantes, en brique.

Transformation des bureaux de Groupama à Paris

C'est le changement des conditions de travail qui a motivé les transformations. Le bâtiment est un déjà là, il est remis en question par l'évolution des usages. La transformation de l'existant vise une optimisation des surfaces et l'extension du nombre de salles de réunion. L'exigence en matière de confort dans les bureaux évolue et, avec elle, les contraintes

en matière de traitement de l'espace et d'organisation. Sur le plan architectural, la réalisation a permis un réalignement de la façade et sur le plan environnemental, l'adjonction d'une double peau sert désormais de tampon climatique. La structure, en bois lamellé/collé et en câbles, donne au bâtiment sa dimension atlantique.

Conversion de bureaux en logements sociaux, à Paris

Il fallait convertir en logements sociaux, deux petits immeubles de bureaux des années 60 qui avaient été accolés et plantés de biais. La réhabilitation, sobre, devait respecter la base imposée d'un plan plutôt problématique, car désaligné par rapport à la continuité de la rue. Pour redonner une cohérence géométrique à l'ensemble, une façade parallèle à l'axe de circulation a été adjointe. Elle est constituée de balcons différents mais surtout l'un d'entre eux, anodisé, de couleur dorée (nous sommes dans la rue de la « sente des dorées ») a été créé, donnant désormais un effet d'appel visuel. La partie frontale du bâtiment a ainsi retrouvé un vrai alignement en rejoignant les arêtes les plus avancées du site jusqu'à l'aplomb de la rue. Froid et anonyme à l'origine, le bâtiment « a retrouvé de l'urbanité ».

Métamorphose urbaine à Lyon ou à Bruxelles

A Lyon, il fallait « révéler » la Place de la République, en plein cœur de la ville. C'était répondre à des attentes contradictoires : minérales/végétales, faire de l'axe majeur de la presque île une rue piétonne, être attentif aux transformations provoquées par l'irruption de la vitesse dans l'espace de la ville. Tout a été fait pour répondre aux contraintes techniques et économiques dans cet espace formidablement attractif, où les activités sont multiples. La décision a été prise de rester dans la simplicité et la sobriété. Le bassin, avec ses fontaines, consti-

tue désormais la partie principale de l'espace public. Un tapis minéral se déroule d'une place à l'autre, rien ne fait obstacle, rien n'encombre.

A Bruxelles, pour l'aménagement de la place de l'Europe, la réflexion a pris pour point d'appui le couple habitat/urbanisme, au regard de la convivialité et du mieux-vivre. L'espace avait été tracé initialement en forme de cercle, par Victor Horta. Il fallait jouer la continuité, reprendre ce qui avait été fait de manière circulaire, et concevoir une couverture partielle de la place. Sur le tracé du boulevard de l'Impératrice, la nature prend désormais possession de l'espace sous les formes les plus diverses et répond à la brutalité du béton. Le projet a inversé le rapport piétons/voitures et transformé les trottoirs en « ramblas ».

Le siège social de la SAGEP (Société de Gestion des Eaux de Paris) : Métamorphoses successives...

Après cinquante ans, la façade en béton se dégradait et les aciers apparaissaient, ce qui rendait tout ravalement direct très difficile. Le sauvetage du bâti existant a été entrepris. Architecture et nature ont dialogué pour une réhabilitation avec un imaginaire du mouvement de la houle et sur la façade un grand drapé d'aluminium blanc qui donne un sens « aquatique ».

Aujourd'hui, c'est une nouvelle métamorphose qui s'annonce puisque le bâtiment va, à nouveau, se métamorphoser en logements sociaux...

Le développement durable, une autre modernité

Le mythe de la technique qui nous promettait un monde meilleur est aujourd'hui remplacé par une injonction, celle du développement durable. Une fois encore, on va croire que cette nouvelle norme sera suffisante pour que l'architecture puisse

exister comme projet.

Si maîtriser les problématiques environnementales c'est mettre l'accent sur le confort et les économies d'énergie, c'est aussi faire du sur-mesure, savoir prendre le contexte en considération, c'est ne pas être dans la duplication/reproduction. Lorsqu'il s'agit de réhabilitation, déconstruction/construction, je concentre toute mon expérience sur l'étude des espaces, leurs spécificités, sur les structures et leurs potentialités, sur les qualités thermiques des enveloppes, les espaces, les formes, les matériaux mais aussi sur le climat, l'orientation, l'ouverture, la lumière, les rapports entre l'intérieur et l'extérieur, l'environnement au sens large. Les contradictions, les paradoxes, deviennent les matériaux de l'invention.

Lorsqu'il s'agit de l'autre objet de l'architecture, celle du logement, améliorer les performances énergétiques implique aussi de construire dans la diversité, de penser le plaisir d'habiter, de réfléchir aux besoins actuels des maisons qui grandissent ou rétrécissent au gré des recompositions familiales, donc de rester le vecteur d'une transformation sociale profonde. La capacité d'adaptation devient la réponse à la définition de Reyner Banham.

Pour moi, s'il est indispensable de répondre aux économies d'énergies, il est tout aussi important de répondre aux attentes d'une population qui souhaite établir des liens plus universels avec la nature dans une construction nouvelle et, à fortiori, dans une métamorphose du quotidien : Qu'est ce qui donnera du sens pour les utilisateurs ? En quoi et comment cette part conservée du « déjà là » favorisera un lien et nous raccordera au reste du monde ?

C'est ici que se situe la création dans sa dimension holistique. Pas de réponse unique mais de nouvelles questions. Après le tout technique,

je veux parier sur une architecture métaphorique, atmosphérique, qui répondra aux attentes du plus grand nombre, l'émotion, comme l'appropriation, sera au rendez-vous bioclimatique. Dans cette perspective, la métamorphose des bâtiments qui sera certainement une part importante de l'architecture des années à venir est une chance à considérer avec beaucoup d'attention

Pour moi l'architecture n'est rien d'autre qu'une manière de relier les hommes à la terre, à ce qui est notre environnement, notre histoire, notre culture, notre nature ou plutôt notre regard sur elle, entre les océans et le ciel qui se déploie tous les jours.

Une tension essentielle.